

NOM :

Prénom :

Date :

CM2

## VOCABULAIRE MOTS CROISÉS

N° 20

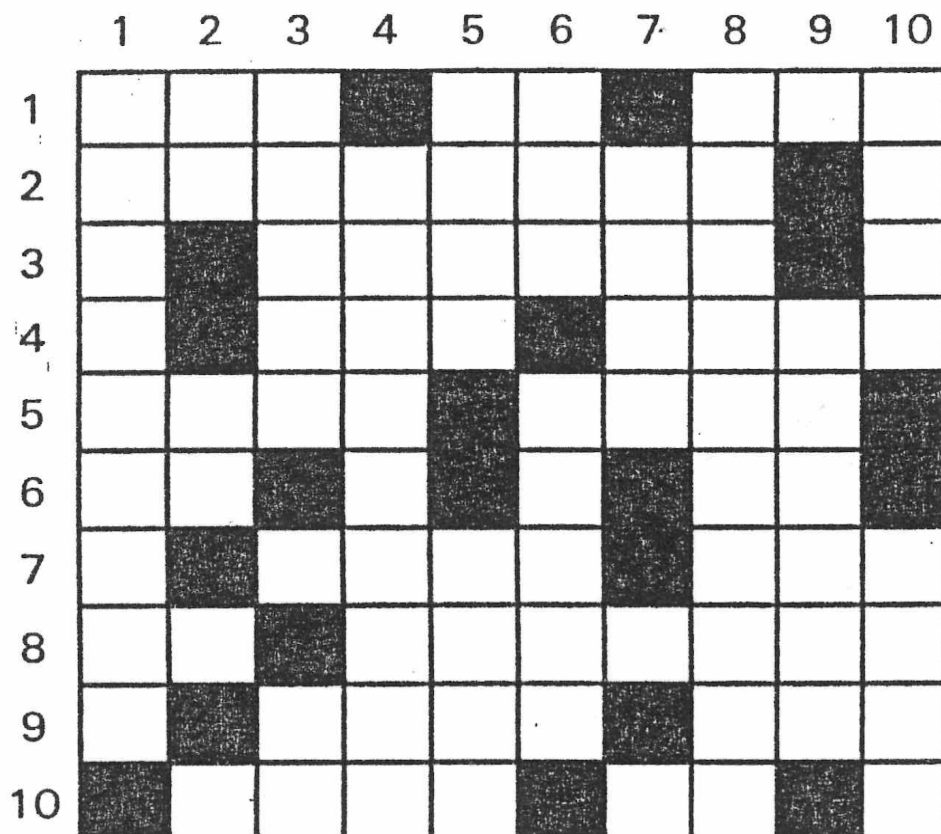
total :

/ 79

NOTE :

/ 20

Le petit écrivain de Florence



## Horizontalement

1. Belle et chaude saison • Note de musique • Rongeur, plus gros qu'une souris.
2. Ce mot qualifie l'énorme fracas qui secoua la maison endormie.
3. Elles baisaient les cheveux de Giulio.
4. Participe passé du verbe USER au masculin singulier • Verbe VOLER au présent de l'indicatif, 3<sup>e</sup> personne du singulier.
5. C'est ainsi qu'était le cœur de Giulio lorsqu'il eut fini de pleurer • Ce mot indique que Giulio est très blanc (ce qui fait penser à sa mère qu'il est malade).

6. Participe passé du verbe NAÏTRE au masculin singulier • Fin de DUC.
7. C'est ainsi qu'était le cri poussé par Giulio • De bonne heure.
8. Pronom personnel 3<sup>e</sup> personne du masculin singulier • On ne comptait les enveloppes qu'une fois au cours de cette période.
9. Giulio était le plus âgé des enfants, le mot cherché le dit • SOT en désordre.
10. Elle regarda longuement Giulio en fronçant les sourcils • Article indéfini, masculin singulier.

## Verticalement

1. Le mot cherché est un verbe conjugué qui indique ce que faisait le père de Giulio avant d'aller se coucher.
2. Moitié de TÊTE • Ile française de l'Atlantique.
3. ROULE en désordre • DRAME sans les consonnes.
4. Le mot prononcé par le père dit que Giulio doit se reprendre; il doit se...
5. Bord, berge d'un cours d'eau • Ce mot indique que la famille de Giulio vivait dans le besoin.
6. Début d'ÉBRUITER • Giulio la plongeait dans l'encrier.
7. Giulio fit cela sans bruit, il se...
8. Giulio était bien décidé à aider son père, c'est ainsi qu'il trempa sa plume dans l'encrier, avec...
9. Giulio ne les apprenait que d'un œil vague.
10. Le père en donna une sur l'épaule de son fils • Deux bras tremblants la tenaient.

Ce problème contient 17 mots du texte.

C'était un charmant petit Florentin de douze ans, aux cheveux noirs et au visage clair. Il était le fils aîné d'un cheminot, lequel, ayant une nombreuse famille et un maigre salaire, vivait dans la gêne. Son père l'aimait beaucoup et se montrait fort indulgent avec lui. Indulgent en tout sauf en ce qui concernait le travail en classe. Là, le père était très exigeant et très sévère.

Pour améliorer l'ordinaire de sa famille, le père trouvait des besognes d'appoint qu'il accomplissait en prenant sur ses nuits et sur son temps de repos. Il faisait notamment des travaux d'écriture : il rédigeait des adresses sur les enveloppes que les maisons de commerce envoient à leurs clients. On le payait trois lires pour cinq cents adresses. C'était bien mal rémunéré. Ce travail le fatiguait d'ailleurs énormément. Et il s'en plaignait parfois, à table, disant avec lassitude à sa famille, en massant ses paupières fatiguées :

« Mes yeux s'en vont, mes enfants. Ce travail de nuit finira par me tuer. »

— Mais, papa, lui dit un jour son fils, pourquoi ne me donnerais-tu pas une partie de ce que tu as à faire ?

— Non, mon garçon, répondit fermement le père, toi, tu as autre chose à faire : tu dois étudier. Ton école est infiniment plus importante que ma lassitude. »

Comme il savait que, sur ce genre de chose, il était inutile d'insister avec son père, l'enfant ne s'obstina pas. Mais voici ce qu'il fit :

Le soir même, il resta volontairement éveillé, entendit son père qui éteignait la lampe et allait se coucher en bâillant. Alors il se leva sans bruit, s'habilla doucement et se rendit à tâtons dans le bureau. Il ralluma la lampe à pétrole, s'assit devant la table où se trouvaient les enveloppes vierges et la liste des adresses à copier ; il plongea avec résolution la plume dans l'encrier. Et il se mit à écrire.

Le mercredi suivant à midi, le père s'assit à table de bonne humeur. Il n'avait rien remarqué. Il faisait ce travail de façon mécanique, en pensant à autre chose, le mesurant simplement au temps passé ; il ne faisait le compte des enveloppes terminées qu'une fois par semaine.

Il s'installa donc joyeusement et donna une tape sur l'épaule de son fils.

« Eh bien, Giulio ! Ton père sait encore travailler, sais-tu ? La semaine dernière, j'ai fait un bon tiers en plus de mon travail habituel ! Hein ? La main est encore bonne, et les yeux marchent encore ! »

Seulement, à force de travailler de nuit et de se coucher tard, Giulio manquait de sommeil ; il dormait littéralement sur ses livres, il n'apprenait ses leçons que d'un œil vague, on l'aurait dit dégouté de l'école.

Son père, pour la première fois, lui fit des reproches !

« Giulio, lui dit-il un matin, il faut te ressaisir, tu n'es plus ce que tu étais ! Je n'aime pas cette attitude. Je dois te le dire, je ne suis pas content du tout ! »

Cette réprimande — la première de sa vie — troubla profondément l'enfant. Mais, courageux, il continua.

Deux mois plus tard, la mère de Giulio le regarda longuement en fronçant les sourcils :

« Comme tu es pâle, Giulio... tu es malade ! »

Elle se tourna vers son mari et répéta :

« Giulio est malade ! »

— C'est bien possible, dit le père sans lever le nez, il n'a qu'à se soigner, ce n'est pas le travail qui l'en empêche !

— Mais, il est malade ! insista la mère.

— Et alors ? reprit le père, qu'il s'en prenne à lui-même ! Cela m'est parfaitement égal ! »

Là, le pauvre Giulio se mit à pleurer à chaudes larmes.

Pourtant, ce soir-là, le cœur gros et les yeux rougis, il se leva encore une fois. Quand il tendit la main pour saisir la plume, il fit tomber un dictionnaire. Cela fit un terrible fracas dans le silence de la maison endormie. Il resta figé sur place. L'avait-on entendu ?... Non, il semblait que personne n'eût rien entendu, toute la maison dormait. Il se mit à écrire.

Il écrivait, il écrivait, en hâte, sans se douter que, derrière lui, se tenait son père, les yeux arrondis de surprise et emplis de larmes. Il s'était réveillé, bien sûr, à la chute du dictionnaire et était venu sans bruit, intrigué par cette lumière qui filtrait sous la porte : il comprenait enfin pourquoi son petit Giulio dormait sur son banc d'école, ne travaillait plus, avait les traits tirés, était malade.

Soudain, Giulio poussa un cri aigu : deux bras tremblants lui tenaient la tête et deux lèvres lui baisaient les cheveux !

L'enlevant dans ses bras, le père le porta en courant jusqu'à son lit, en disant :

« Dors, mon enfant, dors, mon petit ! Je veux que tu te reposes ! »

Giulio, écrasé de fatigue, s'endormit, enfin heureux, la main de son père dans la sienne, tandis que celui-ci pleurait silencieusement.

Quand, au matin, Giulio se réveilla, il tenait toujours la main de son père, qui s'était assoupi à son tour, la tête appuyée sur le bord du lit. Il avait passé la nuit là pour voir dormir son fils.

Edmondo de Amicis, *Cœur*, e Nathan.